

NEIRIA CARTIER

LE SEPTIÈME
CERCLE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042520342

Dépôt légal : décembre 2025

Prologue

Institution Saint-Michel, Aix-en-Provence, hiver 1975.

Il faisait un froid de canard. Le mistral soufflait, chargé de courants d'air qui glaçaient les os. À l'institution, qui accueillait des garçons orphelins depuis plus d'un siècle, beaucoup étaient malades et les plus jeunes étaient contraints au repos, voire à la quarantaine. Mais Grégoire Petit, six ans et quatre mois, ne l'entendait pas de cette oreille. Après le passage du surveillant à l'heure de la sieste, il se leva de son lit, se vêtit prestement, posa son béret sur sa tête et s'approcha de la fenêtre. De là où il se trouvait, il apercevait l'objet de sa prochaine aventure. Un grand arbre séculaire, aux innombrables branches décharnées. Tel un espion en mission spéciale, il se faufila hors des dortoirs, en chaussettes pour ne pas éveiller l'attention, descendit le long escalier de bois, passa rapidement devant les classes, longea un long couloir qui desservait le réfectoire, la bibliothèque et divers bureaux et sortit par une petite porte qui fermait une remise au fond des cuisines. Le froid mordant l'attaqua aussitôt, mais il était déterminé. Il s'élança vers son arbre, sans se douter que dans la classe de CM1, M. Delaplace, faisant les cent pas devant les fenêtres tout en surveillant ses élèves au travail, l'avait aperçu. Il ne lui fallut qu'une minute pour prévenir ses élèves, se ruer dans la cour du bâtiment et arriver à la hauteur de l'arbre, déjà bien investi par le gamin.

« Grégoire, descends de là immédiatement où il va t'en cuire ! »

L'enfant fixa ses prunelles noisette malicieuses sur lui et continua de grimper. L'enseignant mit instinctivement ses bras en coupe, surpris et effrayé par la célérité du gosse. Il changea de ton.

« Tu ne seras pas puni, je te le promets, Grégoire, mais descends par pitié, c'est dangereux. »

Quelques adultes de l'institution avaient rejoint M. Delaplace et appelaient l'enfant. Grégoire tourna la tête vers celui qui venait à l'instant de lui dire qu'un bon chocolat chaud

l'attendait dans les cuisines. Il aperçut le concierge arriver avec une échelle et se dit que son aventure allait finalement se terminer là et que son courage valait bien une tasse de chocolat. Il entama une descente rapide, mais une branche morte céda subitement sous son pied et il chuta de plusieurs mètres, atterrissant lourdement sur le sol froid et sablonneux.

Grégoire Petit mourut ce jour-là. Quelques minutes. Quand il ouvrit de nouveau les yeux, ses pupilles étaient grises.

Mais à l'institution, personne n'était assez proche de lui pour avoir remarqué la différence.

Chapitre premier

Rosaline

J'habitais depuis ma plus tendre enfance dans un petit bourg sans prétention, mais toutefois agréable, au cœur de la campagne méridionale française. La grande ville la plus proche, Aix en Provence, se situait à une trentaine de kilomètres au sud, Avignon, au nord était plus éloignée encore.

Les gens se déplaçaient rarement dans ces grandes cités, à moins de devoir s'y rendre pour des raisons bien spécifiques.

J'avais grandi imprégnée de la chaleur estivale, du ciel d'un bleu profond, du chant parfois assourdissant des cigales, des senteurs entêtantes des champs de lavande ou des massifs de thym et de romarin sauvages. J'aimais les collines émail-lées de pierres de calcaire, ces innombrables points blancs éparpillés au milieu des genêts, des pins et des chênes verts. Dans les villages, pour alléger le pesant soleil d'été, les rues et places étaient pourvues de hauts platanes ou de ronds et massifs marronniers densément feuillus. Vagabonder dans les collines autour de chez moi depuis l'âge de huit ans me procurait une joie intense. J'arpentais les sentiers rocail-leux, croisais les promeneurs ou les derniers pâtres du pays qui montaient ou descendaient des pâturages avec leurs troupeaux de moutons. Je me créais un univers d'ermite, me cachant dans les cabanons, des petites constructions en pierre sèche utilisées par les bergers, courais après les lézards ou les lièvres, imitais les pèlerins et leur bâton de marche qui passaient par là ou m'allongeais dans les aiguilles de pin séchées et rêvassais en fixant mon regard sur la voûte bleue et tellement immense que j'en avais le vertige. En automne, je ramassais les feuilles mortes parées de toutes les nuances de l'ocre et du rouge et en ramenaï des bouquets énormes pour ma mère qui, en vérité, ne savait pas trop quoi en faire, comme toujours avec ce que je lui offrais.

Les hivers étaient bien plus tristes pour moi. Je continuais ma vie d'ermite, mais dans ma chambre. Aînée d'une grande fratrie, je tentais de m'isoler au maximum, ma mère, prise

entre les couches, les biberons, la cuisine et le ménage, n'avait pas de temps à m'accorder, mon beau-père, lui, aurait préféré ne jamais avoir à me croiser dans son quotidien. J'avais pris conscience qu'il n'était pas mon géniteur à huit ans, quand je me rendis compte que le nom sur les papiers officiels à l'école n'était pas le même que le mien. Lui s'appelait Gilles Ferrano, moi Rosaline Evra. À la question posée un peu plus tard à ma mère : pourquoi je devais l'appeler « papa », elle avait répondu laconiquement : « Parce qu'il te nourrit ». Sauf que le « papa » en question m'envoyait des regards en biais peu amènes, ne m'aimait pas et ne se cachait pas pour me le faire savoir. Mépris, insultes, coups, disputes, mon quotidien d'enfant. Je finis même par quitter définitivement la tablée familiale et me retrouvais dans la cuisine devant mon assiette et mes larmes. Une fois à l'abri dans ma chambre, je me calfeutrais sous les couvertures, les yeux rivés sur les petites fleurs roses de la tapisserie, imaginant un papa beau, tendre, aimant. Maman l'avait quitté, c'était elle la méchante, forcément !

Je grandis ainsi, entre les évasions estivales et les hivers tristes, entourée de frères et sœurs chez moi ou de camarades de classe à l'école, mais toujours seule et solitaire. Je nourrissais en moi l'étrange sensation que ma présence était déplacée partout où je me trouvais, que j'aurais dû être ailleurs, sur un autre chemin, une autre famille. J'avais l'impression d'être « de trop ».

À l'âge de quinze ans, ma mère m'envoya vivre chez des amis de la famille se trouvant en ville d'Aix en Provence pour, me dit-elle alors, « te rapprocher du lycée ». L'impression d'être de trop se confirma en moi, je savais sans lui avoir posé la question, que les éternelles disputes avec mon beau-père l'épuisaient, la solution avait donc été de retirer l'élément perturbateur de la famille. Moi. Je vécus cette mise à l'écart comme un abandon. Elle l'avait choisi lui, conclu une sorte de marché avec la vie dont le prix à payer était sa propre fille. Une trahison qui se matérialisa en moi en décision de ne plus adresser la parole à ma mère et de me considérer orpheline. Mes frères et sœurs allaient me manquer, mais tant qu'ils

seraient encore dépendants d'« elle », ils feraient partie du chapitre clos. Les collines restèrent immuables et silencieuses à mon adieu, les cigales chantaient toujours, les cabanons restaient debout, rien ne s'effondra, la nature demeura indifférente à mon chagrin.

Les amis chez qui je partis vivre, Liliane et Jean, m'accueillirent comme une évidence. Ils n'avaient pas d'enfant, à la grande tristesse du couple, je fus donc traitée comme une princesse et ils firent tout leur possible pour me rendre la vie la plus agréable qui soit. Une existence bien différente, mais qui ne parvint pas à gommer la mélancolie installée en moi depuis de longues années. Au centre de leur appartement confortable, de leur vie tranquille, je continuais à me sentir étrangère, comme une pierre de bague posée là, sans anneau ni épaules. Le cocon serein dans lequel j'évoluais me permit de suivre des études au lycée sans anicroche et à l'été 1992, à dix-neuf ans, j'obtenais un Bac littéraire, qui me permit de m'inscrire en faculté d'histoire. Je n'étais pas retournée dans la maison familiale depuis toutes ces années, même durant les longues périodes de vacances d'été. Ma mère était venue quelques fois, accompagnée des plus jeunes, dans le petit appartement de ses amis, mais face au manque évident de place pour des gamins qui avaient l'habitude de courir la campagne et à ma froideur, elle avait renoncé à ses visites, décrétant que « visiblement, elle ne me manquait pas ».

Je n'avais alors pas conscience que derrière son visage sans expression se cachait une profonde tristesse. Mon propre désarroi m'enfermait dans un état d'esprit égoïste où l'éventualité qu'elle eût pu souffrir de mon absence ne m'effleurait même pas.

L'été d'après le Bac fut l'un des plus agréables de ma jeune vie. J'avais réussi à tisser des liens d'amitié avec quelques personnes au lycée, mais deux se démarquaient franchement. Anaïs et Lucas. Nous étions toujours ensemble et avions décidé, pour marquer la fin des années lycée, de partir tous trois en Angleterre. Nous y passâmes tout l'été, ayant loué un cottage pour toute la période (les parents d'Anaïs avaient

payé la location). Je découvris avec ravissement Londres, la campagne anglaise, la maison des sœurs Brontë, les rives de la Tamise et LE Palais ! En quittant l'Angleterre pour le retour en France, je me demandais si je n'allais pas y revenir pour y faire mes études. Mon anglais était parfait, Londres aussi et je réfléchissais sérieusement à l'opportunité d'y vivre.

« Mais comment vas-tu financer tes études et ta vie là-bas ? » me demanda Anaïs, ses beaux cheveux dorés encadrant un visage de poupée. De retour à Aix, nous étions assises au bar que nous fréquentions régulièrement, Lucas avec nous en grande conversation avec une brunette.

— Je ne sais pas, répondis-je en haussant les épaules, je pense que Liliane et Jean m'aideront. Je pourrais aussi me trouver un job.

— Tu n'arriveras jamais à lâcher tes cigales et tes garri-gues ! rétorqua mon amie en rigolant.

— Je les aime oui, et ma belle Sainte-Victoire, et l'odeur des herbes sauvages sous le soleil...

— Un soleil que tu ne verras pas beaucoup en Angleterre !

— Peu m'importe, j'aurai d'autant plus de joie de retrouver tout ça quand je viendrai te voir pendant les vacances, répondis-je en lui lançant une œillade.

Lucas abandonna sa drague effrontée un instant pour me regarder avec interrogation.

« Linette, tu connais ce gars dans le fond du bar derrière moi ? Il n'arrête pas de te reluquer. »

Il me fit un signe de tête pour m'indiquer l'endroit. J'aperçus un jeune homme à la face glabre, cheveux noirs coiffés en arrière, un visage long qui, dès que je posai les yeux sur lui, détourna les siens rapidement. Je haussai les épaules en me désintéressant aussitôt de lui.

— Non, connais pas, répondis-je d'un ton léger.

— Il te regarde bizarrement, comme s'il avait un compte à régler avec toi, reprit Lucas, c'est indécent de fixer quelqu'un comme ça.

— Et c'est don Juan en personne qui dit ça, se moqua Anaïs. Bah, Linette est super classe, il la trouve belle, voilà tout !

Nous profitâmes assez tard de notre soirée qui marquait la fin des vacances et le début, dans les jours à venir, de la

suite de nos parcours de vie à chacun. Je n'étais pas spécialement attirée par l'alcool, mais ce soir-là, je me rendis compte en sortant du bar avec mes amis que j'en avais abusé. Lucas ouvrit la portière côté passager en m'invitant du geste à entrer dans la voiture.

— Heu, non merci, je risque de vomir sur ton tableau de bord, fis-je en me détournant. Je vais rentrer à pied, ça me fera du bien je crois.

— Mais Linette, il est plus de deux heures du matin, y a personne dans les rues, c'est super dangereux, protesta Anaïs.

— Ben justement, y a personne, je ne risque rien, je vais marcher vite. Je suis à deux rues.

— Mais...

Lucas interrompit mon amie.

— OK, tu vas marcher, mais nous, on te suit avec la voiture. Fin du débat.

Anaïs décida de marcher à mes côtés tandis que Lucas nous suivait, éclairant les rues avec ses phares.

Arrivés devant l'entrée de mon immeuble, nous nous prîmes tous trois dans les bras. Et quand ils me quittèrent, je suivis du regard la voiture jusqu'à ce qu'elle disparaisse au coin de la longue rue, le cœur rempli d'une joie et d'une reconnaissance profonde. Les larmes me picotèrent les yeux tandis que je me demandais si j'avais jamais aimé des personnes aussi fort de toute ma jeune existence. Je décidai qu'ils seraient mes amis pour la vie, qu'importe où nos chemins nous mèneraient.

Je ne savais pas encore à ce moment-là que je ne devais jamais revoir Anaïs vivante.

J'appris l'accident deux jours plus tard, les parents de Lucas appelèrent chez Liliane et Jean. Il s'était produit le soir même après qu'ils m'eurent déposée. Leur fils avait voulu dépasser un camion sur la rocade qui, pour une raison inconnue, l'enquête étant en cours, s'était déporté sur la gauche à ce moment-là et avait heurté à pleine vitesse la voiture, l'écrasant contre le garde-fou. Lucas se trouvait en soins intensifs, gravement blessé. Anaïs ne s'en était pas sortie. Je n'attendis pas la fin de la conversation. Je m'écroulai.

Je sortis de ma chambre et de ma prison de larmes trois jours plus tard, lourde du fardeau du chagrin, mais pressée subitement par une urgence. Je devais aller voir Lucas à l'hôpital, je devais lui témoigner ma présence et mon soutien, notre amie à tous les deux était morte, lui se trouvait certainement dans un état physique et psychologique bien plus terrible que moi. J'enfilais un gilet léger et saisisais mon sac à main dans l'entrée quand Liliane m'y rejoint, la mine inquiète.

— Ma chérie, où vas-tu ? Tu as l'air pressée.

— Je vais voir Lucas à l'hôpital. Je ne sais même pas comment il va.

— Tu ne veux pas attendre un peu plus tard dans la journée, tu n'as rien mangé depuis trois jours. Je t'ai préparé quelque chose.

— Liliane, par pitié, cesse de faire comme si tu étais ma mère ! Je n'ai pas de mère !

Je regrettai aussitôt ces paroles sorties sèchement. Je vis la peine dans le regard de Liliane, mais je n'étais pas en état de réparer ça. Pas maintenant. Elle se hâta de saisir son sac à son tour, y fouilla pour trouver son porte-monnaie et me tendit un billet de cinquante francs.

« Prends un taxi, ne t'embête pas dans les transports en commun », me dit-elle faiblement. Je n'eus pas la force de refuser. Je pris le billet, serrai son poignet avec douceur et sortis.

L'idée de Liliane avait été judicieuse, je ne me sentais pas le courage d'affronter le monde extérieur et les gens qui continuaient leur vie dans l'ignorance du drame qui me touchait. Le soleil de cette fin août étalait sa lumière éclatante sur la ville, rehaussant les couleurs, faisant sourire le monde. J'aurais voulu qu'il pleuve et que les rues soient désertes.

Je demandais à la fille de la réception dans quel service Lucas Robert se trouvait. Elle m'indiqua la direction de la traumatologie et son numéro de chambre en me précisant que les visites se terminaient à vingt heures. Le cœur battant, je frappai doucement au numéro 216, pas de réponse. J'ouvris la porte et glissai la tête à l'intérieur. Pas de lit, pas de Lucas.